

Pierre STOLZE

ÉLECTRONS LIBRES



ARMADA

ÉLECTRONS LIBRES

Du même auteur :

Le Serpent d'éternité

Kamtchatka

Cent mille images

Intrusions

Theophano 960

La Maison Usber ne chutera pas

Les Métamorphoses du Vorax

Isidore et le premier empereur

Isidore et la pharaonne

Isidore et le serpent à plumes

Isidore et le maharadjah

Marilyn Monroe, la Star Absolue

Georges, Simone et Salomon: Histoire d'un Réseau de Résistance

Le Dineu assis

Le Monastère caché

Résidence Beau-Rivage

Chez le même éditeur :

Comme un cadavre...

Volontaire désigné

Les Trois étoiles de Saint Nicolas

(Omnibus regroupant les titres suivants :

Marilyn Monroe et les samouraïs du père Noël

Greta Garbo et les crocodiles du Père Fouettard

Marlène Dietrich et les Bretelles du Père Eternel)



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Pierre STOLZE

ÉLECTRONS LIBRES



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Pierre STOLZE & Éditions *ARMADA* 2016
Couverture : Michel BORDERIE

ISBN : 979-10-90931-79-4

SOMMAIRE

I – Excentricités

« Ah ! Ah ! » dit-il en se grattant les couilles	11
Schickelgrüber on the rocks	29
Super-Fœtus contre les escalopes milanaïses.....	35
Un goût de cornichon dans le Plan de la Matrice.....	39
Le phénix, le proctologue et l'amateur de batik	63
L'oiseau-colibri mit un capétien dans son caddie	83

II – Hommages

Le dortoir des filles et la deuxième loi de la thermodynamique	103
Parfum de Santal au pays des immortels	121
La guerre des mondes a bien eu lieu.....	145
La dernière conquête du loup blanc	155
Glissement de temps sur Manhattan	185
L'autre tombeau d'Edgar Poe	199

III – Divers

Désert d'ocre et cercueils de cristal.....	209
Bunraku	215
Le jeu des méditants	223
Dragon vert et tigre blanc	253
La rose n'a pas de pourquoi	265
Réponse de l'homme-fouine au seigneur du haut-pic	281
Quelques bijoux	291
Apothéose de Sultan Mohammed à la cour du roi Gayumart	299

IV – Inédits

Bienvenue au pays des arbres.....	317
Conte avec Haiku.....	333
Missa Futura	335
Un cadeau d’anniversaire	347
De l’hémoglobine sur le tatami	355
L’homme qui terminait les cigarettes des morts	367
Supplément au septième voyage de Sindbad le marin	379
L’éloquence des statues.....	389

L'HOMME QUI TERMINAIT LES CIGARETTES DES MORTS

D'ABORD COMME UNE LOINTAINE RUMEUR. QUI GROSSIT lentement, en prenant son temps.

Je fouille dans mes souvenirs auditifs : j'ai déjà entendu cela, il y a... tellement longtemps. Dans un autre temps, dans un autre monde.

La rumeur est devenue grondement. Bientôt elle sera rugissement.

Et je trouve, et je puis en nommer l'origine : le double moteur d'un C-123 Provider, gros engin balourd dont on se demande comment il fait pour simplement s'arracher au sol sans se crasher immédiatement après. Il est des sons qu'aucun lavage de cerveau ne pourra jamais effacer, des vibrations qui toujours, malgré vous, vous donneront la chair de poule, feront grossir une boule d'angoisse au milieu de votre œsophage.

Quand cela rugit juste au-dessus de moi, je ne parviens pas à lever la tête pour voir filer le ventre de métal. Je ressens comme une lourdeur sur l'occiput, comme une raideur au niveau des cervicales. Et un poids énorme, incongru, qui me tire le dos en arrière.

Bon sang ! serais-je revenu... ?

Et tandis que s'estompe rapidement le premier grondement, un second croît rapidement. Les C-123 vont toujours par deux. Au moins. Au grondement du deuxième appareil, se superpose maintenant le hurlement du double réacteur d'un F-4 Phantom.

Quand tous les zincs sont passés, quand s'est tu leur boucan, cela chemine et fouille dans ma cervelle : deux C-123, un F-4 pour les escorter... cela ressemble fichtrement...

Non, non, ce n'est pas possible, tout ça, c'est de l'histoire ancienne, et puis, je veux voir, il faut que j'ouvre les yeux, que je soulève ces paupières de plomb, aussi lourdes que le casque

d'acier qui écrase mon crâne, aussi pesantes que le barda qui cisaille mes épaules.

J'avance en automate aveugle dans une touffeur de serre, dans une chaude humidité de sauna ou de buanderie, et cela sent la pourriture et le produit pharmaceutique. Je veux déglutir : ma gorge est de la toile émeri.

Les grondements de tout à l'heure, pourvu qu'ils ne reprennent pas. Pourvu que, face à moi, ne retentisse pas à nouveau... Car cela signifierait...

Ouvrir les yeux ! OUVRIR LES YEUX !

Ai-je vraiment crié ? Ai-je vraiment supplié ? Et qui m'a entendu ? Qui a accédé à ma prière ? Car mes paupières se sont décollées. Et je vois. Et je me dis aussitôt que j'aurais mieux fait de rester aveugle.

Je progresse dans une drôle de jungle : à ma droite, les arbres sont intacts, dressant haut leur feuillage orgueilleux au-dessus d'un inextricable fouillis de fougères, de lianes et de broussailles. À ma gauche, les troncs ne sont plus que des moignons noircis, les branches dépouillées pendouillent lamentablement au-dessus d'un sol craquelé et noirâtre. La ligne de démarcation entre forêt morte et forêt vivante est nette. Oh, pas tracée au cordeau, non, mais on ne peut s'y tromper.

Je saisis d'un coup l'horreur de ma situation : je suis redevenu un connard de *leatherneck*, un pauvre couillon de marine « nuque de cuir » placé au mauvais endroit au mauvais moment. Quelque part au Vietnam. Au Vietnam, oui, mais surtout pas en un quelconque autre endroit de la planète où je serais beaucoup mieux. La date ? N'importe quand entre 1962 et 1972. Dix ans, ça laisse une sacrée marge !

Et où sont les copains, où sont les autres membres de mon peloton ? Où sont les hélicoptères Huey qui devraient dare-dare me tirer de ce guêpier ? Pourquoi suis-je seul, tout seul, à proximité d'une piste ennemie, d'une piste viêt-cong, que des jardiniers du ciel voudraient dégager plus largement encore, histoire de la rendre inopérante ?

Retour de la rumeur lointaine. Eh merde ! C'est bien ce que je pressentais, c'est bien ce que je craignais au fond de mes tripes. Les C-123 ont reconnu le terrain. Ils vont effectuer un second passage et balancer leur saloperie. Leur merde de défoliant, leur putasserie d'agent orange. Et moi, je me trouve juste en dessous.

Il me faut courir. Mais vers où ? Si je file en terrain découvert, je risque de me faire passer pour un *Charlie* débusqué et de me faire mitrailler comme un lapin. Si je file de l'autre côté, je vais me prendre sur la gueule des hectolitres de produit chimique.

Filer ? Quelle rigolade ! Comment peut-on filer avec plus de vingt kilos de matériel sur le râble, sans compter les bidons d'eau, les grenades à fragmentation, les cartouchières qui se croisent sur la poitrine, et, au bout du bras, le fusil d'assaut M 16 aux deux chargeurs attachés l'un à l'autre ?

Dans ma tête dansent de drôles de chiffres : chaque C-123 transporte dans ses soutes trois mille huit cents litres d'herbicide qui seront pulvérisés par six lances, deux sous chaque aile et deux sous la queue. L'éjection est de mille cinquante litres à la minute. En moins de trois minutes et demie, ce sont cent quarante hectares de jungle qui seront complètement détruits. Pour des décennies. Pour des siècles ?

Cent-quarante hectares et moi avec.

Moi, au mauvais endroit au mauvais moment.

Je m'élançe. Droit devant. En espérant que les C-123 balancent leur purée d'enfer derrière moi. En espérant passer entre les gouttes.

Je ne vais pas loin. Je me prends les pieds dans une racine. M'étale de tout mon long. Mon casque roule à côté de moi. Putain de jugulaire mal serrée !

La rumeur est devenue grondement, hurlement.

Avant la douche, la cataracte, je tente de me raisonner. Que serine notre propagande ? Les défoliants ne sont dangereux que pour les plantes, pas pour les hommes. Pour mieux convaincre la population, des équipes d'action psychologique sillonnent la campagne et, devant des paysans médusés et des buffles

indifférents, mangent du pain imbibé de défoliant ou se lavent la figure avec le même poison. Foutaises ! Je voudrais bien savoir ce que deviennent les membres de ces équipes, dans quel hôpital ils finissent de crever de cancers multiples !

Face contre terre, je lâche mon fusil et me bouche les oreilles

Dans un vacarme d'apocalypse, je sens, sur mes mains, les premières gouttelettes.

Je hurle :

— Arrêtez ce cauchemar, quelqu'un, arrêtez-le vite !

Et le cauchemar s'arrête.

Ou presque.

Question situation, je n'y gagne pas beaucoup au change.

Me voilà cloué dans un fauteuil roulant. Au centre du salon minable d'une minable bicoque. Devant une télé éteinte. La guerre du Vietnam ? Ça doit faire un quart de siècle que Saïgon est tombée.

Ma gorge est toujours aussi sèche. J'avise une boîte de Budweiser ouverte sur la table ronde à côté de mon fauteuil. Je l'attrape. Je recrache bien vite le fond de bière trop tiède. Merde ! Va falloir que je me traîne jusqu'au frigo. Et je ne m'en sens pas le courage.

Mon cauchemar de tantôt, cette scène insensée où je me croyais perdu sous une pluie d'agent orange ? La faute à la télé. J'aurais pas dû regarder les infos sur CNN. J'y ai encore entendu des âneries, un soi-disant nouveau scoop, un énième scandale concernant la guerre du Vietnam, comme quoi, en 1970, pendant une opération clandestine au Laos baptisée *Tailwind* et visant des salopards de déserteurs, l'armée américaine aurait utilisé massivement du gaz sarin. Et ces révélations vont être reprises et précisées dans le prochain numéro du *Time* ! Conneries ! Lors de pareilles opérations, si du gaz était bien utilisé, c'était du gaz lacrymogène ou incapacitant. Lesquels faisaient suffisamment de dégâts : vomissements, diarrhées, convulsions. J'entends déjà les protestations des associations de vétérans : « *Pourquoi la presse et les médias nous crucifient comme il y a trente ans ? Pourquoi toujours porter*

atteinte à l'image des États-Unis ? Pourquoi ces continuelles auto-flagellations masochistes ? » Etc... etc...

N'empêche, des cochonneries chimiques, j'ai dû en bouffer plus que ma ration, là-bas, dans la jungle et les rizières. Et pas que de l'agent orange, mais bleu aussi, et blanc, et vert-caca-d'oie. Sinon, je ne serais pas le cul vissé dans ce fauteuil. Sclérose en plaques d'un genre inédit, ont diagnostiqué les toubibs. S'il n'y avait que cela ! Mais je souffre également d'angine de poitrine, d'hypertension, j'ai perdu mes cheveux, mes dents se déchaussent, et je n'arrive même plus à me bourrer la gueule pour oublier.

Oublier ? De toute façon, je le sais pertinemment, je ne me fais pas d'illusion, je n'en ai plus pour très longtemps. À moi le grand sommeil et l'oubli définitif. Parfois, j'ai bien envie de devancer l'appel et de me faire sauter tout de suite le caisson. Pourquoi durer encore ? Pourquoi prolonger cette tragi-comédie ? Ces souffrances ?

En tout cas, il y a un truc que j'ai toujours refusé : l'admission dans un établissement pour vétérans. Et me retrouver en compagnie de culs-de-jatte ou de poitrinaires bavassants ? Me laisser noyer sous de sempiternelles jérémiades contre un gouvernement qui n'en fait pas assez pour ses anciens combattants ? Très peu pour moi. Je préfère encore la puanteur et l'inconfort de mon gourbi. J'arrive encore à me faire du café et à cuire du bacon, j'arrive encore à passer de mon fauteuil à mon lit et vice-versa, j'arrive encore à me glisser sur la cuvette des chiottes. Tant que j'arriverai à chier tout seul et à torcher mes maigres fesses, je n'aurai besoin de personne. Sauf d'une femme de ménage, deux fois par semaine, pour laver mon linge et repasser. Car ça, c'est vraiment au-dessus de mes forces !

Machinalement, je rappuie sur le bouton de la télécommande. Me retrouve sur CNN. Mais quel con je suis ! Me revoilà avec la suite des pseudo-révélations sur la guerre du Vietnam. *Motherfucker !* Je suis bien le dernier des *fugazis* !¹ Alors que je vais changer de chaîne, passer sur un truc très débile, genre sit-com

¹ *Fugazi* : dingue (argot de la guerre du Vietnam)

ou film de science-fiction, une image retient mon doigt. Ou plutôt une photo. La photo bien classique de cette putain de guerre, et même la photo bien classique pouvant représenter une foulditude de putains de guerre.

Sous une pluie battante, un soldat blessé est couché dans la boue, enroulé tant bien que mal dans son poncho taché de sang. Un camarade valide lui tend une cigarette qu'il vient d'allumer. Histoire de lui faire tenir le coup, de le garder éveillé avant son évacuation vers un hôpital de campagne.

Les yeux vitreux du blessé, sa mâchoire décrochée, son teint livide entre les plaques de boue, montrent suffisamment qu'il va bientôt passer l'arme à gauche, et que le Huey qui osera se poser sous le feu ennemi ne transportera qu'un cadavre emballé dans un sac plastifié. Un cadavre parmi d'autres.

Mais ce n'est pas le mourant qui a retenu soudainement mon attention, c'est l'autre. L'autre, que j'aurais reconnu entre mille. L'autre, l'incroyable. L'autre, la légende. L'autre, le soldat Allen. Soldat, enfin, s'il n'a pas quitté l'armée il doit être devenu officier supérieur, très supérieur même, la quintessence du *mustang*.²

Cette photo... la bataille de Dak To, plus précisément la cote 875, tout près des frontières laotiennes et cambodgiennes. Fin novembre 1967. Je le sais, j'y étais. L'enfer carrément. Et celui qui m'attend ne pourra pas être pire que celui que j'ai déjà connu. La cote 875 était truffée de bunkers et autres fortifications viêts. Le comité d'accueil nous a joyeusement fêtés quand nous avons sauté sur le site, la « 173 rd Airborne » et moi. Et comme si ce comité n'en avait pas assez fait, voici qu'un des nôtres, un avion américain, nous lâche par erreur une bombe de deux cent vingt-sept kilos droit sur la gueule. Résultat : quarante-deux morts. Trois jours nous sommes restés terrés, à quarante-cinq mètres des premières positions nord-vietnamiennes, en attendant un hypothétique secours. Enlever la cote 875 a pris près d'une semaine.

Je me demande encore comment je m'en suis sorti indemne. Quant au soldat Allen, ça fait belle lurette que je ne me pose plus de question à son sujet.

². *Mustang* : officier sorti du rang (argot de la guerre du Vietnam)

Ah ! Allen, cet enculé de sa mère, toujours nommé « le soldat Allen », même quand il a commencé à monter en grade. Allen, un *lifer*,³ comme moi. Allen, le sempiternel fournisseur de cigarettes pour les mourants. Je ne suis resté que peu de temps dans la même brigade que lui. Mais cela a suffi pour le voir deux fois répéter les mêmes gestes : allumer une cigarette, la placer dans la bouche de l'agonisant, attendre, récupérer la cigarette tombée sur la parka ou le poncho et la finir tranquillement. En bouffées profondes. Comme si de rien n'était. Comme si la mort était chose si triviale ou si naturelle qu'il n'était pas la peine de l'insulter ou de la maudire. D'aucuns auraient dit : alors il tirait sur sa clope comme si c'était la mort elle-même qu'il fumait, inhalait, avalait, pour mieux l'amadouer, l'appriivoiser, la faire sienne. La mort ou ses prémices, son avant-goût. Mais c'est tout comme.

Fin novembre 1967 : Dak To. Février 1968 : Hué. Après la foudroyante offensive du Têt, il nous a fallu près d'un mois, vingt-six jours exactement, pour reconquérir la capitale historique du Vietnam. La Rivière des Parfums, la Citadelle, le Palais Impérial, aujourd'hui n'importe quel « tour operator » vous en proposera la visite, forcément inoubliable. Moi aussi j'ai visité ces lieux-là. Et je ne les ai pas oubliés. Pour d'autres raisons : corps à corps, courses rapides au travers de ruelles balayées par les tirs ennemis, bonds d'un abri à l'autre, charniers que l'on découvre au hasard d'un fossé ou d'un trou d'eau. Vous avez vu le film *Full Metal Jacket* ? Pas moi. J'ai toujours refusé de voir un seul film sur la guerre du Vietnam. Autant dire que, longtemps, je n'ai pas été souvent au cinéma. N'empêche, il paraît que le film de Kubrick rend assez bien compte de ce que fut la bataille de Hué.

Autre instantané : derrière un mur de briques proche du Palais Impérial, un *fucking new guy*, un « enculé de bleu », achève de perdre ses tripes. Spectacle peu ragoûtant, mais fort commun au Vietnam. Le soldat Allen s'est accroupi à côté de lui, prêt à récupérer la cigarette avant qu'elle ne roule sur les boyaux répandus. Cette photo, jamais elle n'est passée à la télé, jamais elle

³. *Lifer* : soldat de carrière.

n'a été reproduite dans un journal ou un magazine. Mais elle est gravée, indélébile, dans mes neurones.

Puis, au gré de mes affectations au Vietnam, j'ai perdu Allen de vue. Cependant, j'ai continué à en entendre parler très souvent. Il aurait été à Hamburger Hill en mai 1969, dans la province de Thua Thien, lors de l'opération Jefferson Glenn en septembre 1970, à An Loc, avec les troupes sud-vietnamiennes, pendant le siège de la ville en avril 1972, bref il aurait été partout, épaulant les plus mythiques des Forces Spéciales, comme les SEAL⁴ ou les LURP.⁵ Cela fait beaucoup pour un seul homme ? Beaucoup trop ? Peut-être. Mais avec le soldat Allen, on pouvait s'attendre à tout. Néanmoins, je ne l'ai jamais imaginé en Rambo détruisant à lui tout seul des dizaines de bataillons viêts, khmers rouges ou pathet lao, loin derrière nos propres lignes. Ça, c'était vraiment pas son genre ! Ce dont je suis certain, c'est qu'entre les palmiers décapités d'Hamburger Hill, dans un fossé boueux de Thua Thien, entre deux carcasses de chars ennemis à An Loc, le soldat Allen a tendu une cigarette à un agonisant. Cigarette qu'il a ensuite achevée en profondes bouffées. Ne relâchant qu'un filtre largement entamé.

Après le Vietnam, je ne suis pas resté longtemps dans le service actif. J'ai été mis rapidement sur la touche pour cause de maladies répétées d'origine inconnue. Mais au gré des visites, de plus en plus espacées, de mes anciens camarades, j'ai appris que « le soldat Allen » avait pris sérieusement du galon, qu'il avait combattu à Panama, quand Noriega fut renversé, à la Grenade, lors d'un débarquement en forme de répétition générale, dans le Golfe pendant l'opération Tempête du désert, et qu'il avait également effectué quelques missions aussi spéciales qu'ultra confidentielles pour le compte de la CIA. Ces derniers temps, tout le monde l'a perdu de vue. Et plus personne, d'ailleurs, n'est venu rendre visite à l'handicapé grognon que je suis devenu.

⁴. SEAL : « phoque », pour Sea, Air, Land.

⁵. LURP : membre des LRRP, Long Range Reconnaissance Patrols, Patrouilles de reconnaissance en profondeur.

Depuis un bon moment, l'écran de ma télé ne montre plus la photo prise à Dak To. Fini le Vietnam ! Autre sujet, autre reportage : le commentateur de CNN traite d'un thème beaucoup plus brûlant : Saddam Hussein ou comment, enfin !, s'en débarrasser. Et je me dis en rigolant intérieurement : *ça, ce serait du boulot pour le soldat Allen !*

Je ne rigole pas longtemps : je sens comme une barre m'oppressant de plus en plus la poitrine. Et ma vue a tendance à se brouiller. Merde, une nouvelle crise d'angine de poitrine ! La faute à CNN et à ses reportages fâcheux rappelant de mauvais souvenirs ! Mais je possède le remède souverain, le médicament absolu, de la trinitrine à prendre en solution sublinguale. Cela agit en quelques secondes et supprime comme par miracle cette barre écrasant vos poumons ou ce poids perforant votre sternum.

Ma main tâtonne sur la table ronde, retrouve le remède. J'extrais le flacon de métal de son emballage de carton, puis m'envoie une bonne rasade sous la langue. Alors, cette impression curieuse : comme si, au niveau de mes muqueuses et de mon cœur, tous les atomes se resserraient, se compactaient. Effet bizarre et un peu affolant qui ne dure que quelques secondes. Ensuite, normalement tout revient dans l'ordre et la barre a disparu de la poitrine, et l'on peut fêter ça en décapsulant une Budweiser. Normalement, car ce coup-ci, cela ne marche pas. Quand les atomes de ma bouche et de mon cœur ont retrouvé leur place normale, la sensation d'écrasement est toujours là. Et il me semble même qu'elle s'est accrue.

Pas de panique ! Je m'administrerai une nouvelle dose de trinitrine dans quelques minutes. Même s'il ne faut pas abuser de ce genre de remède. Et si cela ne devait toujours pas marcher, eh bien, il me reste encore le téléphone d'urgence, avec un seul gros bouton rouge. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, une ambulance arriverait devant chez moi et me porterait secours. Enfin, je l'espère.

J'ai encore la force d'éteindre la télé. La télécommande m'échappe et rebondit sur la moquette râpée. Me pencher

par-dessus l'accoudoir de mon fauteuil pour récupérer le boîtier ? Non, décidément, cela relève de l'exploit impossible !

Je respire profondément, tente de calmer un palpitant qui s'affole et fait à la fois dans la tachycardie et dans l'arythmie. Il cogne tellement fort contre mes côtes que j'ai l'impression qu'il voudrait s'arracher à sa prison d'os et là, devant moi, sur la moquette râpée, danser la gigue, tout nu et tout saignant.

Encore quelques secondes et...

Cela sonne à ma porte.

Cela sonne... ?

Mais je n'attends personne ! Qui oserait m'emmerder maintenant, au beau milieu d'une des plus terribles de mes crises, quel voyageur de commerce, quel mendigot, quel raseur, quel voisin, quel... ?

J'étouffe.

Cela sonne encore.

Et dire que la porte d'entrée n'est même pas fermée à clef. Suffit de clencher pour s'en apercevoir.

Ah, si c'était mon médecin traitant passant par hasard ou par acquit de conscience, à la bonne heure ! Il se rendrait compte et me tirerait d'affaire illico.

Mais ce n'est pas mon toubib qui entre lentement dans la pièce qui me sert de salon. Non, et cette présence nouvelle ne me surprend même pas.

Le soldat Allen n'est pas vêtu de la tenue vert olive des combattants du Vietnam, que je lui avais toujours connue, mais il arbore, avec prestance d'ailleurs, un uniforme de colonel surchargé de décorations. Il dit :

— Salut, Waldo !

Waldo ! J'ai toujours détesté mon prénom. Il ajoute :

— Tu vois, je ne t'ai pas oublié. On n'oublie jamais les copains du Vietnam.

Mon Dieu, et je m'en rends compte seulement maintenant, il n'a pas vieilli, mais alors pas du tout. Il paraît toujours avoir vingt-cinq ans, comme lorsque je l'ai connu. Aurais-je affaire à un spectre, à un fantôme, à un ange annonciateur de mon

tout proche trépas ? Ou à un vampire ayant remplacé le sang régénérateur par une autre substance tout aussi efficace ? Comme une certaine fumée chargée de goudrons et de nicotine que des mourants auraient déjà inhalée ? Pas une ride, pas un cheveu blanc, pas le moindre commencement de bedon ou de double menton.

— Ces derniers temps, je suis allé voir Chico Waldez, Vernon Mike, Marc Leepson et Robin Olds.

Chico... Vernon... Marc... Robin... ? Tous d'anciens du Vietnam. Tous morts, le premier il y a six ou sept ans, le dernier il y a quelques semaines seulement. Il m'arrive de parcourir les gazettes de vétérans. Le nom de tous ces anciens potes sera-t-il gravé dans le marbre noir du mémorial de Washington ? J'en doute, il n'y a plus la place. Eh puis, je m'en fous.

— Et je suis venu te voir, toi, Waldo le Magnifique, le meilleur déquilleur de Viêts au M 16.

Je n'arrive pas à expulser un son.

Il fouille dans la poche intérieure de sa veste, en sort un paquet de Dunhill, des clopes de luxe que j'ai rarement fumées. D'ailleurs, ça fait quinze ans que je ne fume plus. Les médecins me l'ont interdit.

Il allume une cigarette avec un petit briquet en or. Il n'utilise donc plus le bon vieux zippo puant l'essence ?

Mon cœur bat plus vite. J'ai l'impression que toute ma poitrine est de cristal, et qu'elle vibre, et sonne, et qu'elle va éclater ou s'effondrer sur elle-même.

Il aspire une seule et longue bouffée, l'expulse lentement par les narines, puis d'un geste coulé et précis, il me cale sa cigarette au coin des lèvres. Comme il l'a déjà fait pour Chico, Vernon, Marc, Robin, et pour tant d'autres, au Vietnam et sur tant de champs de bataille.

— Aspire. Tu verras comme ça fait du bien.

Et j'aspire autant que je tête, en réaction réflexe que les ans n'ont pu effacer. La fumée envahit mes poumons. Je ne me rappelais pas que c'était aussi chaud, la fumée de cigarette.

Il s'est installé à croupetons devant moi, ses yeux plantés dans les miens. Dieu, que ses pupilles sont claires, translucides. Je vais m'y noyer, je vais...

Mais non. Tout tourne autour de moi, ma vue se brouille tout à fait, je ne vois plus rien, ne sens qu'un immense gong emplissant mon ventre de ses coups répétés. Coups de plus en plus violents et de plus en plus espacés. Je vais exploser, me répandre, je vais...

Avant de plonger définitivement, j'ai encore le temps d'entendre :

— Ne t'inquiète pas pour ta cigarette. Je la finirai !

Pour cette nouvelle, j'ai puisé ma documentation dans les vingt premiers fascicules de la revue Nam – L'Histoire vécue de la guerre du Viet-Nam des Éditions Atlas (fin des années 1980)